

**LES EAUX DE
BOURBON**
COMÉDIE

DANCOURT, Florent Carton dit
1697

**LES EAUX DE
BOURBON**
COMÉDIE

Par Dancourt

M. CC. LXXXVII

ACTEURS.

LE BARON DE SAINT-AUBAIN.
MONSIEUR GROGNET, Médecin.
MADAME GUIMAUVIN, veuve d'Apothicaire.
LA PRÉSIDENTE.
LE CHEVALIER DE LA BRESSANDIÈRE.
LA MARQUISE DE FOURBANVILLE.
BABET, fille de Monsieur Grognet.
BLAISE, paysan de Bourbon.
VALÈRE, fils du Baron de Saint Aubin.
LA ROCHE, valet de chambre de Valère.
JASMIN, petit laquais.
Plusieurs Musiciens et Danseurs.

La Scène est à Bourbon-les-Bains.

SCÈNE I.

BLAISE, seul.

Palsangué : ou Palsanguienne, interj.
Jurement de paysan, dans l'ancienne
comédie.

Palsanguenne, il faut avouer que je sis un grand fou de me mêler des affaires d'un homme aussi fou que ce vieux Monsieur le Baron de Saint Aubin qui loge cheux nous. Il vient ici prendre des yaux pour se rétablir le foie, et il y deviant estropié par la cervelle ; les Médecins le guarissent d'une façon, et les femmes le rendont malade d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est amoureux de tretoutes, mais il n'y en aura pas une qui devienne amoureuse de ly. Le vela qui vient ici. Queu peste de figure !

SCÈNE II.

Le Baron, Blaise.

LE BARON.

Me voilà quitte de mes petites fonctions de la matinée ; j'ai bu mes eaux, pris mon bouillon, rendu mon remède, et mangé ma petite soupe, je me sens comme un pinson. Hé bien, mon pauvre Blaise, as-tu songé...

BLAISE.

Oui, Monsieu : mais, ne vous en déplaie, vous n'y songez pas, vous. Courir les rues dans l'équipage où vous vela ?

LE BARON.

Pour quoi non ? C'est ici un pays de liberté où l'on vit sans façon et sans contrainte. Ah l'aimable séjour ! On donne une partie du temps au soin de sa santé, et le reste au plaisir et à la galanterie. Les malades se divertissent mieux à Bourbon, que les gens bien sains ne font ailleurs. Oh que j'ai été bien conseillé de venir aux Eaux cette année !

BLAISE.

Oui da, il y a bonne compagnie, n'est-il pas vrai ?

LE BARON.

Tous gens d'esprit, de goût, de plaisir, de bonne chère. Cette Présidente, par exemple, à soixante-dix ans, quelle humeur de femme !

BLAISE.

C'est une gaillarde, oui.

LE BARON.

Et ce Chevalier qui est si beau joueur, et qui me gagne tous les jours mon argent : l'agréable homme !

BLAISE.

Oui da, il aime itou bian ce pays-ci, stilà ; il vient aux yaux deux fois l'année, et l'an ne sait pour queu maladie. Morgué, s'il a la goutte, ce n'est pas au bout des doigts, je vous en avartis.

LE BARON.

C'est encore un bon original que ce vieux Intendant qui amène ici sa femme pour avoir des enfants.

BLAISE.

Alle n'en aura point de ce voyage-ci, c'est moi qui vous le dis.

LE BARON.

Elle n'en aura point ! Comment sais-tu cela ?

BLAISE.

Bon, tatigué, est-ce que je n'avons pas l'expérience. Tenez, Monsieur, quand des maris amenont ici leurs femmes pour ça, les yaux n'y font rian : quand les femmes venont toutes seules, les yaux opéront que c'est des merveilles.

LE BARON.

Elles sont admirables ; et depuis que j'en prends, je me sens le corps et l'esprit tout rajeunis.

BLAISE.

C'est ce que je disais tout seul tout à l'heure, vous devenez aussi fou qu'un jeune homme.

LE BARON.

Quand on veut plaire à une jeune fille, il faut avoir des manières jeunes, mon enfant.

BLAISE.

Vous voulez plaire à une jeune fille, Monsieur ?

LE BARON.

Et je lui plairai, je t'en réponds. Je ne m'y prends pas mal, et les petits régals que je lui donne...

BLAISE.

Quoi, c'est pour ça que vous faites tant de sottises ?

LE BARON.

Comment, des sottises ? Ce maraud-là...

BLAISE.

Dame, accoutez, je vous demande pardon, je sommes francs en ce pays-ci. Mais qui est cette jeune file, s'il vous plaît ? Je connaissons tout le monde, et je vous dirai bian si elle sera assez ridicule.

Maraud : Terme injurieux qui se dit des gueux, des coquins qui n'ont ni bien ni honneur, qui sont capables de faire toutes sortes de lâchetés. [F]

LE BARON.

Pour m'aimer, n'est-ce pas ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Ce ne sont pas là tes affaires. M'as-tu amené ces flûtes, ces Musiciens...

BLAISE.

Ils attendent votre commodité tout ici proche.

LE BARON.

Fais-les venir, et apporte-moi une chaise. Je suis si faible, que j'ai toutes les peines du monde à me tenir sur mes jambes.

BLAISE.

Tatigué que vela des manières bien jeunes.

SCÈNE III.

LE BARON, seul.

Voici la maison de mon Médecin, Monsieur Grognet : les fenêtres de l'aimable Babet Grognet sa fille donnent sur cette place-ci justement, je vais me mettre tout vis-à-vis, afin qu'elle me voie. Ah, qu'elle va être aise d'entendre de la musique faite exprès pour elle ! Voilà comme on les attrape. Oh, pour cela je sais bien faire l'amour, c'est grand dommage que je vieillisse, je suis un joli homme.

SCÈNE IV.

Le Baron, Blaise, des Musiciens, etc.

BLAISE.

Tenez, Monsieur, vela une chaise pour vos jambes, et de la Musique pour vos oreilles. Je fais tout ce que vous me dites, comme vous voyez.

LE BARON, s'assied à un des bouts du théâtre.

Allons, enfants, ce trio de flûtes, et cet air Italien seulement. Nous verrons tantôt la petite mascarade que je vous ai commandée pour le bal de ce soir.

BLAISE.

Un bal aux yeux ! Morgué que je varrons danser de fluxions et de rhumatismes !

Le Baron s'endort dans le fauteuil pendant le Concert.

AIR ITALIEN.

Que giova
Tra l'aqua
Cercar la sanità
Quando il cuore
5 Del fuoco d'amore
S'estrugge è s'avvampa ?
O Beltà, cara Beltà,
Deh per pietà
Sanate me.
10 Un Ciglio vivace
Mi tolse
La pace ;
Et con srali severi
15 Ardenti
Pungenti,
Il cuor mi ferì.
O Beltà, cara Beltà,
Deh per pietà
20 Sanate me.

Mascarade : Troupe de personnes masquées qui vont danser et se divertir, surtout en la saison du Carnaval. [F]

SCÈNE V.

Le Baron, Monsieur Grognet, Blaise, les Musiciens.

MONSIEUR GROGNET.

C'est une chose étrange que la manie de ce pays-ci ! Toujours des flûtes, des hautbois, des violons, de la musique ! Cela me fera renoncer à la médecine. Le grand plaisir d'avoir des malades qui ne font rien moins que leur métier, et qui ne songent qu'à se divertir !

BLAISE.

Le Médecin Grognet n'aime pas la joie.

MONSIEUR GROGNET.

Est-ce toi, gros coquin, qui m'amène ici ces canailles-là faire leur charivari ? Qui est le sot qui les paie ?

BLAISE.

C'est Monsieur que vena, qui vient dormir en musique, pour plaire à une jeune fille : ne serait-ce pas la vôtre ?

MONSIEUR GROGNET.

C'est Monsieur le Baron de Saint Aubin, je pense ?

LE BARON, s'éveillant.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ! Ils ont déjà fini ?

MONSIEUR GROGNET.

Hé, à quoi songez-vous donc, Monsieur le Baron ? Puisque vous avez envie de dormir, vous seriez mieux dans votre lit que dans la rue.

LE BARON.

Dans mon lit, Monsieur Grognet ? Quand on donne un petit régal de Musique à quelque Belle, la règle est qu'on soit sous les fenêtres.

BLAISE.

Oui : mais la règle n'est pas qu'on y dorme.

Charivari : Concert ridicule, bruyant et tumultueux de poêles, de chaudrons, de sifflets, de huées, etc. qu'on donne en certaines localités aux femmes veuves et âgées et aux veufs qui se remarient, et aussi à des personnages qui ont excité un mécontentement. [L]

MONSIEUR GROGNET.

Vous avez de l'émotion.

LE BARON.

Le moyen de n'en pas avoir, je suis tout feu, Monsieur Grognet.

MONSIEUR GROGNET.

Entrez chez moi pour vous reposer.

LE BARON.

Très volontiers, j'ai mes raisons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

BLAISE.

C'est à Babet Grognet qu'il en veut, je gage.

LE BARON.

Allez, enfants, voilà qui est bien ; tantôt sur le soir ne manquez pas de venir aux Fontaines, et que la Mascarade soit jolie, nous y danserons, nous y danserons.

SCÈNE VI.

Monsieur Grognet, Le Baron.

MONSIEUR GROGNET.

Vous prenez trop sur vous, Monsieur le Baron, et vous me débauchez tous mes malades ; vous n'y songez pas, au moins. Leur donner le bal ! Vous m'en ferez crever plus de la moitié.

LE BARON.

La joie et le plaisir ne font jamais de mal, Monsieur Grognet ; demandez à Madame la Présidente que voilà, c'est bien la femme la plus enjouée que je connaisse.

SCÈNE VII.

La Présidente, Monsieur Grognet, Le Baron, Blaise.

LA PRÉSIDENTE.

Oh, cela est bien changé, mon pauvre Monsieur le Baron, je n'en puis plus ; les eaux me sont mortelles, et l'on m'enterrera ici, je pense.

MONSIEUR GROGNET.

J'ai passé chez vous ce matin sur les dix heures, Madame : mais vous n'étiez pas encore éveillée.

LA PRÉSIDENTE.

Je venais de me coucher, Monsieur Grognet ; nous avons joué toute la nuit à la bassette.

LE BARON.

Joué toute la nuit, Madame la Présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Rien ne fait tant de bien, Monsieur le Baron. Avez-vous vu ma sœur aînée, Monsieur Grognet, Madame la Comtesse de la Ratatinière, qui arriva hier, et qui vient prendre des eaux pour son inflammation de poitrine ?

MONSIEUR GROGNET.

Elle dormait aussi, Madame, sans cela j'aurais eu l'honneur...

LA PRÉSIDENTE.

Vraiment, je le crois bien, qu'elle dormait. Cette vieille folle, malade comme elle est, qui s'enivra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tatigué, que vela de biaux régimes de vie, pour de vieilles malades !

LA PRÉSIDENTE.

On dit que vous donnez le bal aujourd'hui, Monsieur le Baron ?

Bassette : jeu de cartes qui a été fort commun ces dernières années. Il se joue avec un jeu entier de cartes (...)
Chacun des joueurs choisit une carte, sur laquelle il couche ce qu'il veut. Les banquiers tirent deux cartes à la fois. Quand elles se rencontrent pareilles à celles où on a couché de l'argent, la première fait gagner de l'argent, la seconde le fait perdre. [F]

Tagitgué : ou tétigué, interj.
Altération de tête-dieu dans la bouche des paysans des anciennes comédies.
[L]

LE BARON.

Oui, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il n'est pas mal aisé de deviner pour qui la fête se fait : vous êtes amoureux, petit badin.

Badin : Qui est folâtre, peu sérieux, qui fait des plaisanteries. [F]

LE BARON.

Ça toujours été votre faible et le mien, ma chère Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Oh çà, dites-moi donc, Monsieur Grognet, que faut-il que je fasse pour mes maux de tête, et pour ce rhumatisme ; car je m'en meurs, je vous en avertis.

MONSIEUR GROGNET.

Je vous l'ai déjà dit, Madame, la diète est une des choses qui contribuera le plus...

LA PRÉSIDENTE.

À propos de diète, nous faisons cette nuit médianox chez le Chevalier de la Bressandière ; il vous l'a fait dire, Monsieur le Baron ?

Médianox : ou médianoche, Repas en gras, qui se fait après minuit sonné, particulièrement lorsqu'un jour gras commence à la suite d'un jour maigre (médianoche était le terme de la cour, tandis que réveillon était celui de la ville). [L]

LE BARON.

Oui, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

C'est un joli homme, que ce Chevalier. La tête me fend, Monsieur Grognet, vos Eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'étais, quand je suis arrivée.

BLAISE.

Morgué, la vieille Présidente crèvera de débauche, et les yaux de Bourbon en auront le blâme.

Morgué : interj. Sorte de juron de paysan. [L]

MONSIEUR GROGNET.

Entrez au logis, Madame ; nous y parlerons de votre maladie, et nous prendrons des mesures...

LA PRÉSIDENTE.

Donnez-moi donc la main, Monsieur le Baron.

BLAISE.

Pargué, le bal de tantôt sera drôle. Vela déjà deux bons Mascarades. Qui est celle-ci, encore ?

Pargué : Parguene, parguienne,
Jurements patois de l'ancienne
comédie, pour pardieu. [L]

SCÈNE VIII.

La Marquise, Jasmin, Blaise.

LA MARQUISE avec une servante, et un petit laquais portant des hardes.

Allez, petit garçon, allez ; vous savez bien où j'ai coutume de loger, menez-y cette fille.

JASMIN.

N'est-ce pas là-bas, en tournant du côté gauche ?

LA MARQUISE.

Oui, chez la veuve de cet apothicaire, là, auprès de la Fontaine ; qu'on vous donne les mêmes chambres que j'avais l'année passée.

JASMIN.

Je lui dirai, Madame.

SCÈNE IX.

La Marquise, Blaise.

BLAISE.

Hé pargué, c'est encore une buveuse d'yau de notre connaissance.

LA MARQUISE.

C'est toi, Blaise ? Hé, bon jour, mon enfant.

BLAISE, en l'embrassant.

Votre valet, Madame la Marquise ; hé ; comment vous en va ?

LA MARQUISE.

Tu vois, je reviens encore en ce pays-ci.

BLAISE.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans ; c'est une rente : mais ce n'est pas les yeux que vous venez prendre cette fois ici, peut-être ?

LA MARQUISE.

Non, mon enfant.

BLAISE.

Tant mieux pour vous. Cet abcès que vous aviais à la hanche, est donc refarmé pour le coup ?

LA MARQUISE.

Oui, ne parle point de cala, je te prie. Je me porte à merveilles.

BLAISE.

À merveilles ! Bon, j'en sis bien aise, et je comprends ce qui vous amène ; c'est queuque mari ou queuque galant que vous venez charcher à Bourbon ? Acoutez, je n'avons quasi que des malingres cette année, et j'ai bian peur que vous ne trouviais pas votre affaire.

LA MARQUISE.

Tu me crois donc bien difficile ?

BLAISE.

Oui. Vous avez la meine d'une connaisseuse, il vous faut de bonne marchandise, je gage : mais votre hôtesse, Madame Guimauvin, vous aidera à charcher : c'est une habile femme.

LA MARQUISE.

Pour une personne de Province, elle a autant d'esprit et de savoir-vivre...

BLAISE.

Oh, morguenne, oui ; pour ce qui est d'en fait d'en cas de ça, c'est la parole du pays : aussi, elle a fait ses études à Paris, et dans le faubourg saint Germain, encore. Tatigué, que n'an dit que c'est une bonne école !

LA MARQUISE.

La voilà, je pense.

BLAISE.

Vous pensez bien, c'est elle-même. Jusqu'au revoir, morgué dépêchez-vous, je vous en prie, j'ai itou queuque chose à lui dire.

SCÈNE X.

Madame Guimauvin, La Marquise.

MADAME GUIMAUVIN.

Je ne me trompe point, c'est la Marquise de Fourbanville.

LA MARQUISE.

C'est moi-même, Madame Guimauvin : que j'ai de joie de te revoir, et de t'embrasser !

MADAME GUIMAUVIN.

Vous arrivez apparemment ?

LA MARQUISE.

Je descends de carrosse, et je viens d'envoyer mes hardes chez toi.

MADAME GUIMAUVIN.

Que vous vous portez bien à présent ! C'est plus par habitude que par nécessité, que vous venez à Bourbon, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

J'y viens, j'y viens faire comme beaucoup d'autres, changer de plaisir et d'occupation ; respirer un autre air que celui de Paris, faire quelque nouvelle connaissance pour passer l'hiver agréablement ; et que sait-on ce qui peut arriver ? Avec un peu d'esprit, quelque agrément, des manières tendres, engageantes...

MADAME GUIMAUVIN.

Je vous entends : c'est une dupe que vous venez chasser en ce pays-ci : il s'y en rencontre quelquefois de bonnes ; et si vous étiez arrivée trois jours plutôt seulement, il y avait un vieux goutteux de quinze mille livres de rente, dont on aurait tâché de vous mettre en possession : c'est un Gentilhomme de Quimpercorentin, Seigneur Banderet de Kergrohinizouarne, qui vous aurait fort accommodée.

LA MARQUISE.

Je serais partie plutôt de Paris, sans une partie de lansquenet, qui a duré huit jours plus que nous ne pensions.

MADAME GUIMAUVIN.

Une partie de lansquenet qui dure huit jours !

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant ; un petit Chevalier de la rue saint Denis, et un jeune orphelin de la huitième des Enquêtes, se sont adonnés chez moi pour se mettre dans le monde.

MADAME GUIMAUVIN.

C'est une des plus belles portes par où l'on y puisse entrer, Madame, à ce que j'ai ouï dire.

LA MARQUISE.

Nous avons été près de trois semaines à leur gagner cinq ou six cents mauvaises pistoles qu'ils avaient. Tant que leur argent a duré, il aurait été de mauvaise grâce de ne leur pas tenir compagnie.

MADAME GUIMAUVIN.

Que vous êtes complaisante, Madame : pourquoi ne les pas expédier plus vite ? J'ai vu le temps qu'une bagatelle comme celle-là n'aurait pas tenu vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Tout dépérit à Paris, ma chère enfant : nous n'avons presque plus de beaux joueurs ; les meilleurs même, sont en Province ; à Turin, à Lyon, à Chambéry. Depuis la paix de Savoie, nous avons de gros détachements sur la route.

MADAME GUIMAUVIN.

Il y a ici, depuis quelque temps aussi, un Chevalier de votre connaissance, et qui fait vraiment bonne figure.

LA MARQUISE.

Qui donc ?

MADAME GUIMAUVIN.

Hé, là, celui qui faisait l'Abbé l'année passée.

Adonner (s') : S'appliquer à quelque chose. [R]

Enquêtes : Il y a dans les Parlemens des Chambres qu'on appelle Les Chambres des Enquêtes, qui sont celles où l'on juge les appellations des Sentences rendues sur procès par écrit ; et on les appelle quelquefois absolument, Les Enquêtes. Son procès est à la première, à la seconde des Enquêtes. Les Enquêtes ont demandé l'assemblée des Chambres. Président aux Enquêtes. Doyen de la première, de la seconde des Enquêtes. On monte des Enquêtes à la Grand'Chambre. [L]

LA MARQUISE.

Ah ! Vraiment oui, je le connais ; c'est son département, que les Eaux de Bourbon, il en rend quelque chose à la bourse commune ; il y a deux ans qu'il y était encore en Officier Suisse.

MADAME GUIMAUVIN.

Je m'en souviens, vous avez raison ; il faisait l'hydropique, si je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Justement, c'est lui-même.

MADAME GUIMAUVIN.

J'ai aussi quelque idée de l'avoir vu faire le Marchand de bœufs dans le coche d'Auxerre.

LA MARQUISE.

Cela n'est pas impossible. Et sur quel prétexte vient-il aux Eaux cette année ? Quel nom s'est-il donné ?

MADAME GUIMAUVIN.

On l'appelle Monsieur le Chevalier de la Bressandière : il est ici pour une jambe qu'il a eu cassée en Catalogne, par un parti de Miquelets, à ce qu'il dit, à la descente d'une montagne, mais...

Miquelets : Sorte de bandits qui vivent dans les Pyrénées. [Ac 1762]

LA MARQUISE.

Il ne ment que dans les circonstances. La jambe cassée n'est pas un conte : mais ce fut à Paris, dans la rue de l'Université, par un parti de laquais, à la descente d'une fenêtre, par où les maîtres l'avaient prié de sortir. Il est un peu sujet aux aventures d'éclat, c'est un de ces fripons de distinction.

MADAME GUIMAUVIN.

Le voilà, Madame.

LA MARQUISE.

Oui, je le reconnais, c'est lui-même.

SCÈNE XI.

Le Chevalier, Madame Guimauvin, La Marquise.

LE CHEVALIER.

Madame la Marquise de Fourbanville encore à Bourbon cette année !

LA MARQUISE.

J'y trouve Monsieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Bressandière !

MADAME GUIMAUVIN.

Vous venez souvent ici l'un et l'autre : mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui vous y amènent.

LA MARQUISE.

La fortune y conduit les uns, et l'amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi, malheureusement, une vraie blessure...

LA MARQUISE.

Ces canailles-là vous maltraitèrent bien.

LE CHEVALIER.

La guerre est vive en Catalogne, j'étais poursuivi, je me trouvai sur une éminence.

MADAME GUIMAUVIN.

Au premier étage, peut-être ?

LE CHEVALIER.

Oui, justement, de la hauteur d'un premier étage... Je franchis le péril avec intrépidité, je tombai dans une embuscade...

MADAME GUIMAUVIN.

Quelque troupe de laquais qui vous guettait, apparemment ?

LE CHEVALIER.

Non, de Miquelets, Madame, de Miquelets, en Catalogne, que diable ?

MADAME GUIMAUVIN.

Je confonds, Monsieur, je vous demande pardon ; c'est que Madame la Marquise me contait dans le moment une aventure de la rue de l'Université, à peu près...

LE CHEVALIER.

De la rue de l'Université ! Ah ! Vous tirez sur vos amis, cela b'est pas bien, Madame la Marquise ; et l'on pourrait par représailles...

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, elle est discrète.

LE CHEVALIER.

Elle est discrète ! J'en suis bien aise. Il n'y a donc pas d'inconvénient à lui dire que Madame votre mère est la Bouquetière de la pointe saint Eustache.

LA MARQUISE.

Que vous êtes badin, Chevalier !

MADAME GUIMAUVIN.

Ce sont des choses que vous me permettez, Monsieur...

LE CHEVALIER.

Ne vous a-t-elle jamais parlé de Monsieur son frère la jambe de bois, ce fameux ouvreur d'huîtres ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un petit ridicule ; je me fâcherai, à la fin.

LE CHEVALIER.

C'est encore un joli petit Seigneur, que Monsieur votre cousin le Valet de chambre, Madame la Marquise ?

LA MARQUISE.

Oh ! Finissez donc, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ne vous chagrinez pas, elle est discrète.

MADAME GUIMAUVIN.

Ce Chevalier-là est dangereux, croyez-moi, Madame, passez-lui sa jambe de Catalogne, et qu'il laisse en repos votre famille. Il me paraît que vous avez ici tous deux intérêt d'être bien ensemble.

LA MARQUISE.

Ce petit étourdi-là prend si mal les choses, et il est si poquant...

MADAME GUIMAUVIN.

Laissons cela, parlons d'autre chose. Vous avez ici vos vues l'un et l'autre : au lieu de vous détruire, ne pourriez-vous point travailler ensemble à frais communs, pour...

LA MARQUISE.

J'aurai peut-être une confiance à lui faire...

LE CHEVALIER.

J'ai déjà nombre de choses à vous dire ; et si nous étions en lieu de pouvoir...

MADAME GUIMAUVIN, à la Marquise.

Vous voilà ben embarrassée. Je vous ai fait garder votre appartement, allez y conduire Madame, Monsieur le Chevalier ; aussi bien, voici un de mes compères qui veut me parler ; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche

LA MARQUISE.

Nous avons besoin de toi, Madame Guimauvin.

MADAME GUIMAUVIN.

Ne vous inquiétez point, et allez m'attendre.

SCÈNE XII.

Madame Guimauvin, Blaise.

BLAISE.

Ah, ah, ce Monsieur le Chevalier qui en sait si long, est itou de votre connaissance, ma commère l'Apoticaresse ? Oh, morgué, vos meilleures pratiques ne sont pas celles qui avont affaires des drogues de la boutique, sur ma parole.

Apoticaresse : Mot valise inventé par Dancourt ; féminin probable d'apothicaire.

MADAME GUIMAUVIN.

Si l'on ne faisait ses petites affaires qu'avec les personnes qui ont vraiment besoin de prendre des Eaux...

BLAISE.

Je ne gagnerions pas de quoi boire de l'yau nous-mêmes.

MADAME GUIMAUVIN.

Il faut bien se prêter un peu à l'humeur et au tempérament de certains malades.

BLAISE.

Et aux nécessités de ceux qui se portent bian, n'est-ce pas ? Morgué, que les filles et les femmes qui venont de ce Paris avont d'esprit, et qu'elles sont futées !

MADAME GUIMAUVIN.

N'est-il pas vrai ?

BLAISE.

Accoutez, il m'est avis que celles de ce pays-ci commençont à faire de même ; elles se dégourdisent. Il y a notte Madame la Baillive, par exemple.

MADAME GUIMAUVIN.

Hé bien, Madame la Baillive ?

BLAISE.

Alle loge depuis quelque temps cheux alle de certains drôles de malades qui avont plus de santé que Monsieur le Bailly, sur ma parole ; il ne leur faut morgué point d'iaux à ceux-là, et la femme le sait bian, da : mais stanpendant ils ne laissons pas d'en boire pour attraper l'homme.

Stanpendant : Stapedant est pour ce temps pendant, ou pendant ce temps-là. [T]

MADAME GUIMAUVIN.

Madame la Baillive n'est pas sotte.

BLAISE.

Hé voirement non, c'est le Bailly qui l'est, je savons bian ça. Vela encore la fille de Monsieur Grognet qui n'est qu'une morveuse, celle-là.

Morveuse : Petite fille qui a de la morve au nez. Petite fille qui fait quelque petite sotise. Jeune fille qui n'a nulle experience et qui n'est pas capable de grande chose. [R]

MADAME GUIMAUVIN.

Babet Grognet, la fille du Médecin ?

BLAISE.

Oui, c'est pour elle que je vous charche : mais motus, au moins.

MADAME GUIMAUVIN.

Non, ne crains rien. De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morgué, il y a du dégourdissement dans son affaire ; si alle n'était pas d'ici encore, n'an la mènerait aux Iaux : mais comme alle est des Iaux, ça est chagrinant ; où diable la mèneront-je ?

MADAME GUIMAUVIN.

Tu es un fou, tu ne sais ce que tu dis.

BLAISE.

La vela elle-même. J'ons tous deux de l'esprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez ?

SCÈNE XIII.

Madame Guimauvin, Babet, Blaise.

BABET.

Ah ! Que je te rencontre à propos, ma chère Madame Guimauvin ! Je suis accablée de chagrins.

MADAME GUIMAUVIN.

Accablée de chagrins, vous ? À moins que ce ne soit l'amour qui vous les donne, je ne vois pas...

BABET.

Ah ! Ma chère Madame Guimauvin ?

BLAISE.

Ah, morguene, oui, c'est le mal d'amour qui la tiant, sur ma parole.

MADAME GUIMAUVIN.

Ne craignez point de vous expliquer, il n'y a rien que nous ne fassions pour vous rendre service.

BABET.

Je vous bouterais pargué dans ma chemise, moi, pour vous faire plaisir.

MADAME GUIMAUVIN.

Parlez. Quel est le sujet de vos chagrins ? Et que peut-on faire pour y remédier ?

BABET.

Mon père veut me marier, Madame Guimauvin.

MADAME GUIMAUVIN.

Il veut vous marier, et cela vous afflige ?

BABET.

Si vous saviez le mari qu'il me destine, et les engagements où je suis...

MADAME GUIMAUVIN.

Il veut vous donner un magot, et vous aimez quelque joli homme, peut-être ?

Magot : Gros singe sans queue du genre des macaques. Fig. et familièrement. Un magot, un homme fort laid. [L]

BABET.

Tu connais ce vieux Baron de Saint Aubin, qui est à Bourbon depuis trois semaines, et vous vous souvenez tous deux de ce petit homme qui a été tout le printemps ici à prendre des eaux ?

MADAME GUIMAUVIN.

Qui, Valère ? Ce jeune Officier de Dragons ?

BLAISE.

Si je nous en souvenons, il logeait cheux nous, et Monsieur de la Roche son valet de chambre était l'amoureux de la commère.

MADAME GUIMAUVIN.

C'est ce petit homme-là qui vous tient au cœur, apparemment ? Et je vous en ai vue vivement éprise, si je ne me trompe.

BABET.

Il y a plus que tout cela, Madame Guimauvin : je suis sa femme.

BLAISE.

Comment, sa femme ? Ce ne sont morgué pas là des jeux d'enfants, au moins.

MADAME GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela, est-il possible ?

BLAISE.

Mais pargué votre père a tort de vous vouloir marier, ly, puisque vous vous mariez si bian toute seule.

BABET.

Juge de l'embarras où je suis, Madame Guimauvin.

MADAME GUIMAUVIN.

Si Valère était ici, encore...

BABET.

Il y devrait être, il y a quinze jours que je n'ai reçu de ses nouvelles.

MADAME GUIMAUVIN.

Quinze jours ! Être si longtemps sans vous écrire !

BABET.

Je ne sais à quoi l'imputer.

BLAISE.

À quoi ? À ce que vous êtes sa femme. Si vous n'étais que sa maîtresse...

SCÈNE XIV.

La Roche botté, Blaise, Babet, Madame Guimauvin.

LA ROCHE.

Ohé, ohé, ohé. Ah la maudite voiture que la Poste, cela n'est bon que pour les lettres, ouf.

BLAISE.

Oh palsangué, vela des nouvelles, c'est Monsieu de la Roche en parsonne.

LA ROCHE.

Votre serviteur, Monsieur Blaise.

BABET.

C'est toi, la Roche. Hé bien, mon enfant, où est ton maître ? Vient-il ? Est-il arrivé ? Quand le verrai-je ? N'as-tu rien à me dire ?

LA ROCHE.

Sa chaise de poste vient de rompre à demi lieue d'ici, Madame, il est au désespoir ; il m'a dit de prendre les devants pour...

BABET.

Tu veux me flatter, mon pauvre la Roche : il n'a pas tant d'empressement que tu le dis.

LA ROCHE.

Il n'a pas tant d'empressement ! Je me donne au diable, si sur toute la route nous n'avons pas crevé trois chevaux, et près de deux Postillons. La peste, en revenant de l'armée, nous autres amoureux, nous sommes bien plus pressés que quand nous y allons.

BABET.

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'il n'a pas prévus.

LA ROCHE.

Comment, des chagrins ! Qu'est-ce à dire ? Monsieur le Médecin saurait-il quelque chose ? Le mariage n'a pas eu l'indiscrétion de se déclarer de lui-même, peut-être ? Et vous voilà encore d'assez belle taille, à ce qu'il me semble.

BABET.

Voici mon père, éloigne-toi, va te débotter, et reviens ici parler à Madame Guimauvin, ou à moi ; on a des choses de conséquence à te dire.

LA ROCHE.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCÈNE XV.

Monsieur Grognet, Babet, Madame Guimauvin.

MONSIEUR GROGNET.

Qui étiez-vous donc là, mademoiselle ma fille ! Vous avez toujours quelque affaire que je ne sais pas : voilà qui est étrange.

BABET.

Je suis avec Madame Guimauvin, mon père.

MONSIEUR GROGNET.

Avec Madame Guimauvin, et avec un maître fripon, que je connais pour le valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguétait ce printemps, et que je vous ai défendu de voir.

BABET.

Mon père...

MADAME GUIMAUVIN.

Il en a quelque air, Monsieur cela est vrai, vous avez raison : mais il me semble pourtant que ce n'est pas lui ; l'autre a le nez plus grand et la barbe plus longue.

Mugueter : Courtiser, comme fait le muguet. [L]

MONSIEUR GROGNET.

La barbe plus longue ! Oh bien, pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là-dessus, je vous marie dès demain ? Je vous en avertis.

BABET.

Dès demain, mon père !

MONSIEUR GROGNET.

Et de grand matin, même. Monsieur le Baron va vous donner le bal, une vingtaine de mes malades, avec qui nous ferons médiannox, signeront le Contrat que je vais faire dresser, et vous serez mariée en sortant de table

BABET.

Quelle extrémité !

MADAME GUIMAUVIN.

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur votre père prend bien ses mesures !

MONSIEUR GROGNET.

Ce Monsieur le Baron de Saint Aubin est un homme riche, sans enfants, qui lui assure la moitié de son bien, et qui n'a pas deux mois à vivre.

MADAME GUIMAUVIN.

Quelle trouvaille ! Une demie douzaine de mari comme cela, seulement : voilà une fortune faite au bout de l'année.

MONSIEUR GROGNET.

N'est-il pas vrai ?

MADAME GUIMAUVIN.

Assurément.

BABET.

Je suis contente de la mienne, je n'en veux point d'autre, et je me donnerai plutôt la mort que de consentir à ce mariage.

MONSIEUR GROGNET.

Comment, insolente ?

MADAME GUIMAUVIN.

Ne vous emportez pas, Monsieur, et laissez-moi lui parler en particulier, je la réduirai, je vous en répons.

MONSIEUR GROGNET.

Oui, tu as de l'esprit, tâche de lui faire entendre raison, je te prie.

MADAME GUIMAUVIN.

Je le ferai, je vous assure ; je vous la garantis mariée, moi : vous pouvez compter là-dessus, c'est une affaire faite.

MONSIEUR GROGNET.

Si tu viens à bout de la persuader, je reconnaîtrai ce service-là, je te le promets.

MADAME GUIMAUVIN.

Ce n'est point l'intérêt qui me fait agir, Monsieur, et...

MONSIEUR GROGNET.

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées je les ferai toutes consommer à mes malades, je t'en donne ma parole.

SCÈNE XVI.

Madame Guimauvin, Babet.

BABET.

Que devenir ? Comment faire, Madame Guimauvin ?

MADAME GUIMAUVIN.

Le bonhomme est pressant, cela est incommode.

BABET.

Conçois-tu rien de plus embarrassant que l'état où je suis ?

MADAME GUIMAUVIN.

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intrigue. On ne peut se marier en secondes noces, avant que d'être veuve, une fois ; et les maris ne sont pas comme les amants, on ne les prend que les uns après les autres.

SCÈNE XVII.

Madame Guimauvin, Babet, La Roche.

LA ROCHE.

Me voilà débotté, Madame, et en disposition de recevoir vos ordres. Ça, de quoi s'agit-il ? Voyons.

MADAME GUIMAUVIN.

Il s'agit de faire entendre raison à Monsieur Grognet.

LA ROCHE.

Cela sera difficile : et à propos de quoi, s'il vous plaît, fait-il le ridicule ? Et trouve-t-il mauvais que nous ayons pris une alliance secrète dans sa famille ?

BABET.

Il ne sait rien de cette alliance : mais il veut m'en faire prendre une autre.

LA ROCHE.

Quoi ! Ce n'est que cela ? Voilà une belle bagatelle !

BABET.

Tu traites cela de bagatelle ?

LA ROCHE.

Oui, Madame, la polygamie est un cas pendable, à la vérité : mais à cela près, elle a son mérite ? Et moi, qui vous parle, moi, dans toutes nos villes de quartier d'hiver, je ne manque jamais de faire quelque alliance : c'est ma folie.

MADAME GUIMAUVIN.

Oh, cesse de plaisanter, la Roche ; on n'est point dans une situation assez tranquille, pour...

LA ROCHE.

Je me donne au diable si je plaisante, cela est comme je vous le dis. Je suis un garçon fort réglé, moi, j'aime à tenir ménage partout où je me trouve.

MADAME GUIMAUVIN.

Fort bien. Si le maître et le valet sont de même caractère, vous avez beau jeu, Madame.

LA ROCHE.

Morigéner : Bien instruit, celui ou celle qu'on a bien élevé en lui formant les moeurs. [R]

Oh, diablezot, c'est un petit poli, que mon maître, un fidèle, un pasteur... Sans la fureur qu'il a pour le vin, le jeu, et les femmes, ce serait bien le garçon le mieux morigéné...

Diablezot : On [le] dit aussi ironique aux habileurs, pour montrer qu'on ne croit rien de ce qu'ils disent. Il y a apparence que cela vient d'une imprécation tronquée, et qu'on a voulu dire Allez au diable. [F]

BABET.

Je meurs de peur que mon père revienne, et qu'il ne le voie encore avec nous.

MADAME GUIMAUVIN.

Voilà un beau ménagement. Ne faudrait-il pas bien qu'il sache vos affaires ?

BABET.

Qu'il les sache du moins le plus tard qu'il sera possible. Allons chez moi, Madame Guimauvin.

MADAME GUIMAUVIN.

Très volontiers. Allons, aussi bien y a-t-il des gens qui m'y attendent.

BABET.

Demeure ici, la Roche, pour attendre ton maître ; et sitôt qu'il sera venu, dis-lui qu'il nous vienne trouver, je te prie.

LA ROCHE.

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois, je vous assure.

SCÈNE XVIII.

LA ROCHE, seul.

Voici pourtant une affaire assez délicate ; et si Monsieur mon maître, par aventure, était las de son mariage, comme ce n'est qu'un mariage à la dragonne, nous pourrions bien...

Dragonne : A la dragonne, loc. adv.
D'une façon hardie, leste, égrillarde.
[L]

SCÈNE XIX.

Le Baron, La Roche.

LE BARON.

J'ai promis à monsieur Grognet... N'est-ce pas là ce pendart de la Roche ?

Pendard : Par exagération, celui, celle qui est digne de pendaison, qui ne vaut rien du tout. [F]

LA ROCHE.

Voilà Monsieur le Baron, je pense ?

LE BARON.

C'est le valet de chambre de mon coquin de fils, c'est lui-même.

LA ROCHE.

Qu'est-ce que le bonhomme vient faire ici ? Lui aurait-on donné quelque avis de notre mariage ?

LE BARON.

Hé, la Roche, la Roche ?

LA ROCHE.

Comment c'est vous, Monsieur ? Quelle surprise ! À Bourbon, vous ! Qui diantre vous y amène ?

LE BARON.

Tu ne t'attendais pas de m'y voir, n'est-ce pas ? Mais j'y suis venu pour vivre longtemps, et pour vous faire enrager tous tant que vous êtes, à force de santé.

LA ROCHE.

Nous faire enrager à force de santé ! Hélas, Monsieur, vous n'en sauriez tant avoir qu'on vous en souhaite ; et vous en crèveriez, que nous en serions ravis, je vous assure.

LE BARON.

Tu es un bon maraud. Et qui te fait venir ici toi ? Que fait ton maître à présent ? Où est-il ? Dis.

LA ROCHE.

À présent, Monsieur, il est dans sa chaise de poste.

LE BARON.

Voilà une plaisante réponse, dans sa chaise de poste.

LA ROCHE.

Oui, Monsieur ; et si vous en voulez savoir davantage, sa chaise de poste est dans une ornière : mais j'espère qu'elle en sortira, et qu'ils arriveront bientôt ici tous deux ce compagnie.

LE BARON.

Il vient à Bourbon ?

LA ROCHE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Le fâcheux contretemps ! Écoute, va dire à ton maître que je suis ici, que je ne l'y veux point voir, entends-tu ?

LA ROCHE.

Cela ne l'empêchera pas d'y venir, Monsieur. Au contraire, il n'a point d'argent, et nous vous trouvons le plus à propos du monde.

LE BARON.

Oui, oui, je lui en donnerai, il n'a qu'à s'y attendre. Écoute, s'il s'avise de se renommer de moi, ni de dire à personne que je suis son père...

LA ROCHE.

Il ne manquera pas, sitôt qu'il sera arrivé, Monsieur...

LE BARON.

Je ne le veux point voir, te dis-je.

LA ROCHE.

Vous le verrez, je vous l'amènerai moi-même.

LE BARON.

Je le déshériterai si je le vois ; et je te ferai donner cent coups d'étrivières, à toi, si tu me l'amènes.

LA ROCHE.

Adieu donc, Monsieur, sur ce pied-là je me tiens dispensé de la visite.

SCÈNE XX.

LA ROCHE, seul.

Ouais, que veut dire ceci ? Je n'y comprends rien. Comme on nous traite !

SCÈNE XXI.

Blaise, Valère, La Roche.

BLAISE.

Tenez, Monsieur, elle était ici tout à l'heure, et vena encore Monsieur de la Roche qui vous dira...

VALÈRE.

Que viens-je d'apprendre en arrivant, mon pauvre la Roche ?

LA ROCHE.

Vous ne savez que la moitié des nouvelles, Monsieur. On veut marier votre femme, cela n'est rien ; votre père est ici, c'est le diable.

VALÈRE.

Mon père est ici ! L'as-tu vu ?

VALÈRE.

Oui, vraiment, et nous nous sommes parlé même.

VALÈRE.

Que t'a-t-il dit ?

LA ROCHE.

Que vous êtes un coquin, que je suis un pendart ; qu'il vous déshériterait, et qu'il me ferait donner les étrivières.

VALÈRE.

Il est donc instruit, apparemment ?

LA ROCHE.

Non, Monsieur, c'est par abondance de cœur ce qu'il en dit, un petit fond d'estime et d'amitié qu'il vous conserve.

VALÈRE.

Que je suis malheureux ! Et la charmante Babet, l'as-tu vue ? T'a-t-elle expliqué le dessein de son père ? Sais-tu...

LA ROCHE.

Il veut la marier, c'est tout ce que j'en sais, elle est au désespoir.

BLAISE.

Je le crois bien. Elle perdrait au change, vous valez mieux au bout de votre petit doigt, que sti que n'an ly veut bailler ne vaut en tout son corps. Vous le varrez tantôt, il loge itou cheux nous, c'est Monsieu le Baron de saint Aubin qu'on l'appelle.

VALÈRE.

Le Baron de saint Aubin !

BLAISE.

Vous le connaissez peut-être ?

VALÈRE.

La Roche, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Oh, par ma foi en voici bien d'une autre ; je ne m'étonne plus qu'il soit fâché de nous savoir ici, il ne veut pas que nous soyons de la noce.

VALÈRE.

Mon père, se vouloir marier à son âge !

BLAISE.

Quoi, ce vieux Baron, c'est Monsieur votre père.

VALÈRE.

Lui-même.

BLAISE.

Palsangué, votre père est un vilain marle.

VALÈRE.

Quelles mesures prendre, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Aucunes. Monsieur votre père ne saurait épouser votre femme, premièrement.

BLAISE.

Oh parguene non ; on ne baille point de dispense pour ça, il aura biau faire.

VALÈRE.

Mais pour empêcher son mariage, il faudra déclarer le mien.

LA ROCHE.

Sans doute ; et comme la grande affaire est de le déclarer bien à propos, j'en fais la mienne. Mademoiselle Babet vous attend chez Madame Guimauvin, qui est une femme de conseil et d'expédition : allez prendre langue avec elle, et me laissez ici attendre le bonhomme de pied ferme.

Prednre langue : aller aux renseignements, s'informer. [L]

VALÈRE.

Je ne sais où demeure Madame Guimauvin.

BLAISE.

Je m'en vais vous y mener, c'est ma commère.

SCÈNE XXII.

LA ROCHE, seul.

Penard : terme injurieux qu'on donne quelquefois aux hommes âgés. [F]

Le vieux penard qui vient Eaux de Bourbon épouser sa bru : il n'y aurait ma foi, qu'à le laisser faire, nous verrions de belles choses.

SCÈNE XXIII.

La Marquise, Le Chevalier, La Roche.

LA MARQUISE, au Chevalier.

Voilà qui est fait, cela se rencontre le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Exécutons de bonne foi les conditions au moins ; à moi l'argent comptant, à vous la dupe et ses dépendances.

LA ROCHE.

Voici deux personnes de ma connaissance ; quel marché font-ils ensemble ?

LE CHEVALIER.

Hé voilà l'homme dont nous parlions tantôt, Madame, le cousin valet de chambre. Serviteur, Monsieur de la Roche.

LA ROCHE.

Ton valet, Lépine. Bonjour, ma cousine la Marquise.

LA MARQUISE.

Bonjour, Monsieur, bonjour... Ne vous avisez pas au moins de faire connaître ici que...

LA ROCHE.

Non, non, je suis bon Prince, je sais vivre, ma cousine.

LE CHEVALIER.

Prends garde aussi, je te prie...

LA ROCHE.

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas aussi le respect que je te dois devant le monde, pourvu que tu le paies.

LE CHEVALIER.

Je suis en fonds, nous ferons bien les choses.

LA ROCHE.

Cela va donc comme il faut ? Y a-t-il ici bien des dupes d'amour et de jeu cette année ?

LA MARQUISE.

Il ne s'y en est jamais moins trouvé, je pense. Nous sommes tous deux obligés de nous attacher à la même personne.

LA ROCHE.

Voilà un heureux mortel, il faut qu'il ait bien du mérite, ce gentilhomme-là, pour s'attirer ainsi une préférence si avantageuse. Hé ! Qui est-il, par parenthèse ? Ne pourrai-je point aussi de mon côté... Quand nous serions trois à travailler sur le même sujet, les choses n'en iraient pas plus mal, à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

C'est un certain vieux Baron de Saint Aubin.

LA ROCHE.

Monsieur de Saint Aubin ! Vous en revenez-là : vous avez donc rompu avec le grand page ?

LA MARQUISE.

Je ne feignais d'aimer celui-là, que pour animer la passion de l'autre, et pour le déterminer au mariage.

LA ROCHE.

Votre dessein a réussi, il va se marier : mais à la vérité, ce n'est pas vous que cela regarde.

LA MARQUISE.

Il va se marier ?

LE CHEVALIER.

À la fille du Médecin, je gage ? Ne vous disais-je pas bien que j'en soupçonnais quelque chose ?

SCÈNE XXIV.

Blaise, La Marquise, La Roche, Le Chevalier.

BLAISE.

Hé vite, hé tôt, dépêchez-vous, on a affaire de vous cheux la commère Guimauvin, Monsieur de la Roche...

LA MARQUISE.

Chez Madame Guimauvin ? Quelles liaisons...

LA ROCHE.

C'est un petit conseil que nous allons tenir contre le mariage de Monsieur de Saint Aubin, apparemment ; vous y pouvez venir si vous voulez, vous ne serez point suspecte.

LA MARQUISE.

Je prends trop d'intérêt à la chose pour ne pas être du conseil. Allons.

SCÈNE XXV.

Blaise, Le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Voici Monsieur Grognet et le Baron.

BLAISE.

Ils ne s'attendent pas à la pièce que n'an leur va faire.

SCÈNE XXVI.

**Monsieur Grognet, Le Baron, Le Chevalier,
Blaise.**

MONSIEUR GROGNET.

Oui, ma fille signera tantôt, je vous en réponds, on s'est chargé de lui faire entendre raison là-dessus.

LE BARON.

Ah ! Vous voilà, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien, Messieurs, qu'on vous félicite l'un et l'autre de l'heureuse alliance que vous contractez.

LE BARON.

Comment donc, nous ne venons que de signer le Contrat, et vous savez déjà la chose ?

BLAISE.

Si n'an la sait ? Tous les petits enfants du pays se préparent à faire charivari à votre noce. Queu tintamarre !

SCÈNE XXVII.

**Le Baron, Monsieur Grognet, Le Chevalier,
Blaise, La Présidente.**

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! Les petits dissimulés, qui viennent ensemble de signer au Contrat de mariage, et qui ne m'en avaient rien dit.

MONSIEUR GROGNET.

Le secret est éventé, mon gendre : mais il n'importe.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes bien content de vous, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Je ne me pas d'aise, Madame ; et le ravissement où je suis me fait oublier que je suis malade.

LE CHEVALIER.

Il faudra pourtant vous ménager, et dans un avènement...

Avènement : Venue, arrivée, Vieillit en ce sens. [L]

LE BARON.

Oui, vous avez raison, je ne me porte pas bien. Si nous faisons commencer notre mascarade de bonne heure ? J'ai un petit somme à faire avant le médianox.

BLAISE.

Hé, pargué ; vous n'avez qu'à dire, je m'en vas chercher le violoneux, et avartir tout le monde : ne vous boutez pas en peine.

Violoneux : Violonneux : mot pejoratif pour désigner un joueur de violon.

SCÈNE XXVIII.

**La Présidente, Le Baron, Le Chevalier,
Monsieur Grognet.**

LA PRÉSIDENTE.

Ne seriez-vous pas d'avis que nous nous masquassions aussi, pou vous divertir ?

LE BARON.

Oui da, cela n'est pas mal imaginé. Qu'en dites-vous, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Moi ! Je ferai tout ce qu'on voudra : je suis la complaisance même.

MONSIEUR GROGNET.

Hé, comment nous masquer ?

LE BARON.

Comment ? Vous en Cupidon, par exemple, Monsieur le Chevalier en Chauve-souris, Madame la Présidente en Satyre, et moi en Bergère.

LE CHEVALIER.

J'ai des habits pour Madame et pour moi, laissez-nous faire. Allons, Madame.

SCÈNE XXIX.

**Madame Guimauvin, Babet, Monsieur
Grognet, Le Baron.**

MADAME GUIMAUVIN.

Vivat, Monsieur, j'ai persuadé : mon éloquence est triomphante. Voilà Mademoiselle votre fille qui vient de signer le Contrat, je l'ai menée moi-même chez le Notaire.

BABET.

Oui, je me sou mets à vos volontés, mon père, et je n'ai qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire

MONSIEUR GROGNET.

Je vous l'avais bien dit, Monsieur le Baron, qu'elle serait raisonnable.

LE BARON.

Je suis le plus heureux mortel...

SCÈNE XXX.

**Le Baron, Monsieur Grognet, La Présidente,
Blaise.**

BLAISE.

Tatigué, que j'allons nous divartir, vela toute l'infirmierie de Bourbon que je vous amène : des poumoniques qui jouons de la flûte, des enrhumés qui chantont, et des boiteux qui font la capriole.

LE BARON.

C'est la manie du siècle : chacun veut faire ce qui ne lui convient point.

BLAISE.

Morgué, c'est vrai. Vous qui épousez une jeune parsonne, par exemple... Mais n'an vous corrigera Vous n'y êtes pas encore.

LE BARON.

Que veut donc dire ce faquin-là ?

Faquin : Crocheteur, homme de la lie du peuple, vil et méprisable. [F]

BLAISE.

Hé, morgué, ne vous fâchez pas, vela de la joie.

SCÈNE XXXI.

**Le Baron, Monsieur Grognet, La Roche, La
Présidente, Valère, Madame Guimauvin,
Blaise, Babet.**

Marche de la Mascarade.

**TOUS LES ACTEURS ET ACTRICES de la
Mascarade chantent en se plaçant.**

Buvons tous rasade de ces eaux,
On dit que c'est un remède à tous maux.

LE BARON.

Voilà une petite drôlerie assez bizarre : et cela n'est pas
mal troussé pour la Province.

LA ROCHE, déguisé.

Oh diable ! Fines gens s'en sont mêlés aussi ; Et voilà
Monsieur votre fils qui a bien voulu lui-même se donner
la peine...

MONSIEUR GROGNET.

Comment, son fils ?

LE BARON.

Ah, pendart que tu es ! Ne t'avais-je pas défendu...

LA ROCHE.

Oui, Monsieur, les visites sérieuses : mais comme tout le
monde est bienvenu au bal, nous avons pris l'occasion de
vous venir rendre nos devoirs en masque.

VALÈRE, ôtant son masque.

Je ne puis assez vous témoigner, mon père, la joie que
me donne le nouvel établissement que vous voulez faire
en ce pays-ci, et je vous assure que bien loin de
m'opposer...

LE BARON.

Je n'ai que faire de votre compliment, ni de votre aveu, Monsieur mon fils, et...

LA ROCHE.

J'ai pourtant oui dire que si, moi, Monsieur ; et je ne crois pas que sans notre permission...

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ? Je voudrais bien...

MADAME GUIMAUVIN.

Ils vous la donneront, ne vous fâchez point. Tenez, Monsieur, ne serez-vous pas ravi d'avoir une belle-mère aussi aimable que cette charmante personne ?

VALÈRE.

Ma belle-mère, elle ? Tu rêves ! Madame Guimauvin : cela ne se peut pas, c'est ma femme.

LE BARON et MONSIEUR GROGNET.

Sa femme !

BLAISE.

Vous ne saviez pas stila ; il y a plus de six mois que l'affaire est faite.

MONSIEUR GROGNET.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MADAME GUIMAUVIN.

Ils n'étaient mariés que sous seing privé, je pense : mais le Contrat que vous venez de faire, ratifie la chose.

LE BARON.

Comment donc, le Contrat que nous venons de faire ?

LA ROCHE.

Oui, Monsieur, ils l'ont signé aussi, c'est une chose réglée.

MONSIEUR GROGNET.

Mais, c'est à Guillaume Évariste de Saint Aubin que j'ai marié ma fille, moi.

Seing privé : Signature qui n'a point été faite en présence d'un officier public. [L] Un billet sous seing privé ne porte point d'hypothèque jusqu'à ce qu'il soit reconnu. [F]

Seing privé : Signature qui n'a point été faite en présence d'un officier public. [L] Un billet sous seing privé ne porte point d'hypothèque jusqu'à ce qu'il soit reconnu. [F]

LA ROCHE.

Hé bien, justement, voilà l'affaire, le père et le fils portent le même nom, et nous profitons de la ressemblance.

LE BARON.

Oui... mais je ne prétends pas, moi...

BLAISE.

Morgué, ly a du malentendu là-dedans : vous prétendez seigner comme mari, et ils prétendons que vous avez seigné comme père.

LE BARON.

Oh, je leur ferai bien voir...

MADAME GUIMAUVIN.

Vous perdrez votre procès, Monsieur, ils ont six mos d'avance.

LE BARON.

Ah ! Je crève, j'enrage ; et voilà de quoi déranger tout le bien que les Eaux de Bourbon m'auraient pu faire.

BLAISE.

Jusqu'au revoir. Allez vous coucher, Monsieur le Baron, vous avez un petit somme à faire.

BABET.

C'est avec la dernière confusion, mon père...

MONSIEUR GROGNET.

Les choses ont mieux tourné que tu ne mérites : va, je te pardonne.

VALÈRE.

Et moi, Monsieur, puis-je espérer aussi...

MONSIEUR GROGNET.

Vous avez pris la place de votre père, faites pour lui les honneurs de la noce.

MADAME GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que personne.

BLAISE.

Allons, Messieurs des Yaux de Bourbon, vive la joie : ce que n'an se baille de plaisir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yaux du monde.

DIVERTISSEMENT.

UN DES ACTEURS du Divertissement s'avance au bord du Théâtre, avec trois flûtes, et chante l'air suivant.

On trouve dans cette fontaine
La source de la santé ;
25 Et son eau guérit sans peine,
Le mal dont on est tourmenté ;
Elle ramène
La jeunesse et la beauté.

UN PANTALON prend la place de l'Actrice, et chante.

Heureux malades de Bourbon,
30 Chantez, dansez, bannissez la tristesse :
Contre la maladie, est-il rien de si bon,
Qu'une prise d'allégresse ?

Pantalon : Nom d'un personnage bouffon du théâtre italien, qui porte une culotte longue et qui représente les vieillards. [L]

Pantalonne : féminin de Pantalon cité ci-dessus comme personnage bouffon. [L]

Entrée d'une petite Pantalonne, et de deux petits apothicaires.

UNE ACTRICE du Divertissement, avec une robe rouge de Médecin, une bouteille à la main.

De par la Faculté, je viens défendre l'eau ;
Contre le mal qui vous possède,
35 Je vous apporte pour remède
Un petit doigt de vin nouveau.
L'eau n'est qu'une liqueur ingrate,
Qui mène tout droit au tombeau ;
40 Les meilleurs juleps d'Hippocrate,
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.

Julep : Terme de pharmacie. Potion adoucissante ou calmante dans laquelle il n'entre ni huile, ni substances purgatives, ni poudres ou substances extractives, mais qui est composée simplement d'eau distillée et de sirops. [L]

Hippocrate : Nom propre d'un célèbre Médecin Grec. [T]

Entrée d'un Officier avec des béquilles, d'un malade dans une chaise, et d'un cul-de-jatte.

Médecin, fermez boutique :
Si l'on nous permet le vin ;
Ce jus divin
Fait rire un mélancolique,
45 Et danser un paralytique.
Médecin, fermez boutique.
Si l'on nous permet le vin.

I. Entrée d'un Flamand et d'une Flamande.

UN PANTALON et UN POLICHINELLE chantent.

Polichinelle : Nom d'un personnage des farces napolitaines représentant un paysan balourd qui dit de bonnes vérités. [L]

Séné : Arbrisseau qui croît au Levant, et dont on nous apporte les feuilles, que l'on nomme aussi Séné. C'est un grand purgatif. [Ac. 1762]

Galien : Nom propre d'homme. Galenus. C'est le nom d'un Médecin célèbre, et non pas d'un Empereur. Galien était de Pergame en Asie ; et florissait sous Trajan et sous Hadrien. Il était fils du plus habile Architecte de la ville. Il étudia la Médecine sous Satyron et Pélops, tous deux très habiles Médecins. Il se fit connaître à Athènes, puis à Alexandrie, et enfin à Rome, où il écrivit beaucoup. On dit qu'il composa deux cents volumes. Il mourut l'an 140. de J. C. âgé de 70 ans. [T]

50 Quel bien devez-vous attendre
De la rhubarbe et du séné ?
On veut vous surprendre,
Quand on fait prendre,
Un tel récipé.
Un bon lavement,
Est toujours un tourment,
55 Qui nous fait pousser bien des cris,
Qu'il faut rendre quand on l'a pris.
Que le remède est précieux,
Qui plaît au goût, ainsi qu'aux yeux !
De-là, je conclus que le vin,
60 Malgré Galien, est le vrai médecin.

Rhubarbe : Nom collectif de plusieurs racine employées en médecine, qui toutes appartiennent au genre rheum, polygonées. [L]

Récipé : Terme de Médecine. C'est une ordonnance qui contient le remède que doit prendre un malade. [F]

II. Entrée du Flamand et de la Flamande.

LE PANTALON, chante.

Tous les buveurs d'eau de Bourbon,
N'ont pas besoin d'Apothicaire ;
Ces eaux sont dans l'occasion,
Un prétexte fort salutaire.
65 Tous les buveurs d'eau de Bourbon,
N'ont pas besoin d'Apothicaire.
Un joueur Normand ou Gascon,
Y fait toujours bien son affaire.
Tous les buveurs d'eau de Bourbon,
70 N'ont pas besoin d'Apothicaire.
Près du beau sexe un vieux barbon,
N'y fait que de l'eau toute claire.
Tous les buveurs d'eau de Bourbon,
N'ont pas besoin d'Apothicaire.
75 Sans s'attirer mauvais renom,
Plus d'une fille y devient mère.
Tous les buveurs d'eau de Bourbon,
N'ont pas besoin d'Apothicaire.
Il s'y fait maint petit poupon,
80 Qui bien souvent a plus d'un père.
Tous les buveurs d'eau de Bourbon,
N'ont pas besoin d'Apothicaire.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].